

Affaire Kadhafi : «Sarkozy, tel qu'en lui-même»

Par Arnaud Benedetti | Publié le 23/03/2018 à 11:22



FIGARVOX/ANALYSE - Nicolas Sarkozy était l'invité du 20h de TF1 jeudi soir, pour s'expliquer à la suite de sa garde à vue et de sa mise en examen dans l'affaire concernant un éventuel financement libyen de sa campagne de 2007. Arnaud Benedetti analyse les enjeux et la méthode d'un exercice délicat pour l'ancien président.

Arnaud Benedetti est professeur associé à l'Université Paris-Sorbonne, coauteur de Communiquer, c'est vivre (entretiens avec Dominique Wolton, éd. Cherche-Midi, 2016), et auteur de La fin de la Com' (éditions du Cerf, 2017).

Tel qu'en lui-même, face caméra, à une heure de grande écoute, Nicolas Sarkozy est venu défendre son honneur. Exercice redoutable que celui de prendre à témoin une opinion majoritairement convaincue que la justice, quoi qu'il arrive, n'existe jamais pour les puissants... C'est aussi contre cette réalité que le justiciable Sarkozy doit se battre. Car le sentiment populaire a ce quelque chose d'inévitablement poisseux que le soupçon judiciaire, dès qu'il s'abat, vaut culpabilité.

Dans un monde où les garde-fous que devraient être la présomption d'innocence et le secret de l'instruction relèvent bien plus du mythe que de la chair vivante du principe, le spectacle est devenu une excroissance du débat judiciaire. Tout est à ciel ouvert - ou presque.

C'est en homme de communication parfaitement avisé que l'ancien président est venu dire sa vérité. Le registre tour à tour indigné, blessé, combatif, humoristique a fait revivre un moment l'animal politique soucieux de ne pas décevoir son public. Formellement, Nicolas Sarkozy aura tenu ce cap. Le sarkozysme communicant connaît sa partition. Dans le long combat qu'il s'apprête à livrer, Sarkozy reste d'abord Sarkozy. Le packaging demeure... Ne rien céder sur la constante de la marque, c'est-à-dire sur la personnalité, pour démontrer que rien ne saurait désarçonner, déstabiliser le lutteur. La réputation se protège, se sanctifie même dans une certaine dimension inaltérable du comportement. De ce point de vue, l'ex-chef de l'État a certifié que le sort ne saurait l'affaiblir. Le message vaut pour la communauté de ses fans, comme pour celle de ses détracteurs: voilà pour la forme.

L'ex-chef de l'État a certifié que le sort ne saurait l'affaiblir.

Quant au fond, l'habitus de l'avocat a dessiné la première géographie d'une défense: respect de l'institution judiciaire, désignation de l'ennemi, dénonciation de Mediapart. Cette bataille est d'abord celle de l'opinion. Nicolas Sarkozy a parfaitement puisé dans le statut qui fut le sien pour rappeler que ce qu'il fut, justement, continue à vivre en lui: un ancien chef de l'État, soucieux du respect des institutions. D'emblée, il s'agit ainsi de surplomber la scène du combat, de s'élever au rang qui est le sien, celui d'un homme responsable, comptable par son passé des grands équilibres institutionnels: la justice fait son travail, je suis un justiciable comme un autre mais avec une responsabilité passée qui quand même me différencie, non pas du lot commun... mais de ces accusateurs, calomniateurs, en d'autres termes le fantôme de Kadhafi et de ses sicaires ainsi que de la figure interlope de Takieddine. Voilà l'ennemi: une kyrielle d'assassins, de terroristes et de personnages troubles. Ce Sarkozy-là réfute le principe d'équivalence entre la défense et l'accusation, rappelant à dessein les sources sulfureuses de cette dernière, relayées par Mediapart. C'est à la gorge que l'ancien président saisit ainsi son principal pourfendeur médiatique qu'il renvoie à ses zones d'ombre: Tariq Ramadan, et aujourd'hui le clan Kadhafi. La contre-offensive inocule la diabolisation dans les veines de Mediapart, vecteur principal du feuilleton médiatico-judiciaire... Quelque part, la stratégie consiste à isoler la souche infectieuse pour mieux la combattre.

Ainsi, le triptyque a la force d'une cohérence communicante: la posture empreinte de la conscience d'une responsabilité héritée de la charge de l'État; la mise aux enfers du spectre du kadhafisme; l'assèchement de la source vectrice et informationnelle de l'accusation, le tout enveloppé de tous les fondamentaux du sarkozysme - la gouaille, la détermination corporelle et rhétorique, l'expressivité, la maîtrise de l'argumentaire, et parfois un zeste de grandiloquence lorsque le plaideur affirme parler pour la France et non à partir des vallées incertaines de la politique...

Tout laisse à penser que dans cette épreuve de haute-volige, l'ancien président aura convaincu ses sympathisants et autres partisans quand ses détracteurs resteront insensibles à son plaidoyer. Mais dans ce premier round, l'objectif n'était-il pas principalement de soutenir ses positions, comme pour stopper une hémorragie - garrot communicant à l'appui? La communication comme pour mieux exorciser le spectre shakespearien de l'ancien maître de Tripoli.